

WILLIAM GAGNON

L'Hospitalité vers l'Orient



50^{ème} anniversaire de sa mort
1972 - 2022



WILLIAM GAGNON

L'Hospitalité vers l'Orient

50^{ème} anniversaire de sa mort
1972 - 2022

Introduction

A l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la mort du Vénérable Serviteur de Dieu William Gagnon, 1972-2022, j'ai préparé cette brève biographie dans le but de mieux faire connaître sa vie et les œuvres qu'il a accomplies.

L'héritage que notre confrère a laissé à l'Ordre tout entier et à la grande Famille hospitalière est résumé dans ces quelques lignes écrits à ses confrères durant son service de Supérieur provincial au Canada : « *Notre vocation est merveilleuse : soigner le Christ dans ses membres souffrants et les conduire à Jésus à travers notre vie de dévouement et de charité. Mais pour faire cela, il est nécessaire d'avoir une grande foi qui nous fasse voir à chaque moment dans tous nos frères, quels qu'ils soient, Notre Seigneur lui-même. Cette foi ardente s'obtiendra par la prière* ». Ces quelques lignes suffiraient pour comprendre avec quelle spiritualité et avec quelle profondeur le Frère William a vécu son existence de don généreux et démesuré envers toutes les personnes, de façon particulière envers les malades qu'il a personnellement assistés.

Cette brève biographie, qui présente les étapes significatives de sa vie, est enrichie de souvenirs biographiques qui ont fixé certains moments historiques en les replaçant dans leur contexte et dans leur réalité.

Je souhaite que le travail qui est présenté ici puisse toucher le cœur de nombreuses personnes

qui, à différents titres, font partie de notre grande famille hospitalière et qui, avec une grande passion et beaucoup de professionnalisme, prennent soin chaque jour des pauvres et des malades selon le charisme de l'Hospitalité que nous a transmis saint Jean de Dieu.

Je termine cette brève présentation en empruntant, une fois encore, les mots du Frère William. Ils résument extraordinairement bien sa spiritualité hospitalière : « *Les honneurs ne sont que fumée et feux de paille. Il ne reste que le peu de bien que nous avons fait, soyons reconnaissants à Dieu de nous donner ces joies à tout instant* ». Tel a été notre Vénérable. Dans sa vie, il n'a rien fait d'autre que le bien, fuyant toujours toute forme d'exhibitionnisme et de référence à soi, mais en se faisant tout à tous par amour de Dieu en se consumant jusqu'à la mort.

Rome, 28 février 2022

FRÈRE DARIO VERMI, O.H.
Postulateur général

LA FAMILLE GAGNON

Le flux migratoire du Québec canadien, au XIX^{ème} siècle, amena vers la Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire la région du New England aux États-Unis, les époux canadiens Delphin Gagnon et Marie Louise Roy, qui s'installèrent ainsi, à Dover, petite ville du New Hampshire ; ils y demeurèrent et fondèrent une famille nombreuse de douze enfants dont William. Ces temps-là furent très durs, avec notamment l'épidémie de grippe espagnole qui se développa entre 1918 et 1920, sans compter la crise financière, avec le grand crash de 1929 et ses longues répercussions par vagues.

William Gagnon naquit le 16 mai 1905, à Dover. Il fut baptisé le jour même de sa naissance à la paroisse Saint-Charles-Borromée. Celle-ci était administrée par les Missionnaires de Saint-Charles (Scalabrinien). Vers le Noël de l'année 1913, à l'âge de 8 ans, le petit William fit sa Première communion et, en 1917, il reçut le Sacrement de la Confirmation des mains de Mgr Louis O'Leary, en l'église paroissiale de Lac Baker, au Nouveau-Brunswick.

Une de ses sœurs, Marie-Ève, se fit religieuse en 1930 en entrant chez les sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge ; elle devint par la suite la confidente spirituelle de son petit frère préféré. C'est à cette sœur que William révélera d'ailleurs son désir de se consacrer au Seigneur. Car, quand William manifesta son désir de devenir religieux, il trouva toujours une grande opposition chez son père, un homme au caractère inconstant, totalement analphabète et

qui s'adonnait à la boisson. Sa mère aussi s'opposait au choix de son fils, car elle voyait en lui une aide utile à la gestion familiale qui, à cette époque, n'était guère sereine. Cette difficile expérience vécue en famille lui servit de préparation pour affronter les difficultés et les épreuves auxquelles il allait devoir faire face dans sa vie religieuse et lors de la fondation des Maisons-hôpitaux au Vietnam.

Le petit William était souvent durement réprimandé par sa mère à cause des bêtises que faisaient ses frères ; toutefois il ne se rebellait jamais, ni ne dénonçait le coupable. Il avait bon caractère, attentif aux autres et il obéissait en silence aux ordres de ses parents. Parfois sa mère l'obligeait à ne pas aller à l'école pour qu'il puisse s'occuper de ses frères ;



La famille Gagnon à Dover en 1921.

cette tâche lui fut notamment confiée au moment de son adolescence.

À cette époque, William avait 13 ans et, avec son frère aîné, Joseph, il apprenait les premiers rudiments de l'agriculture : déboiser le terrain et vendre le bois qui servait à de nombreuses usines de papier de la région. C'est alors que se produisit un événement dramatique pour la famille Gagnon, mais qui allait se révéler providentiel.

L'INCENDIE

Un dimanche, la famille Gagnon revenait de la messe en voiture à cheval. Le père tenait les rênes, tandis que la mère parlait de choses et d'autres comme de la préparation du repas. À l'arrière, les enfants jouaient en se moquant les uns des autres.

Ce matin de 1918, le soleil inondait le paysage collinaire du Québec, avec sa forêt boisée et les lopins de terre dans le lointain.

Tout à coup, Monsieur Gagnon vit une colonne de fumée s'élever vers le ciel, tandis qu'on apercevait des anneaux de feu provenir de la propriété du voisin. Il en fut consterné, même si le voisin semblait contrôler la situation et il cria à ce dernier : « Le temps de conduire ma famille à la maison et je viens t'aider ».

Entre-temps, le vent avait soulevé quelques brindilles qui risquaient ainsi de propager le feu vers les autres maisons. Il fallait sauver les équipements au plus vite : fourches, pelles, machines. Monsieur Gagnon entrevoyait déjà un triste épilogue : les édifices détruits par le feu, le bétail décimé, les maisons à reconstruire. Il pensait déjà renvoyer sa femme et ses enfants à Dover.

Tandis que les parents s'employaient à garder le feu sous contrôle, William s'occupait de ses frères et sœurs les plus petits. Bien qu'âgé de seulement 13 ans, sa foi en la Divine Providence était déjà très solide. Regardant sa mère dans les yeux, il lui dit : « Maman, le bon Dieu protégera les enfants, car

ce sont de petits anges. Je reste ici pour prier. La ferme ne brûlera pas ! ».

William conduisit les enfants dans un champ pour les mettre en sécurité et tous commencèrent à prier. Un peu plus tard, les colons parvinrent à dompter l'incendie. La scène de désolation apparaissait presque comme un signe d'espérance : sur trois kilomètres, mystérieusement, la zone s'était transformée en terrain fertile pour les futures semailles.

William avait vu juste : des dizaines de familles furent épargnées, de même que les maisons et les animaux.

Après trois années passées à Témiscouata, un territoire boisé du Québec, où la famille s'était installée pour travailler, elle décida de retourner à Dover, dans le New Hampshire, en 1920.

UNE ORIENTATION POUR SA PROPRE VIE

À cette époque, seuls les fils de familles aisées pouvaient poursuivre leurs études. C'est pourquoi Joseph et William durent quitter l'école et furent embauchés pour un temps comme ouvriers dans une exploitation de coton.

Comme deuxième fils, le jeune William apprit très vite à travailler pour aider économiquement ses parents. Il s'appliquait beaucoup, afin d'être un exemple pour ses frères et sœurs plus petits.

Jardinier, bûcheron, ouvrier dans les manufactures de coton, de jour comme de nuit : rien ne constituait pour lui un fardeau.

Mais une soif d'absolu grandissait en lui : *Et si la vie était quelque chose de plus que de gagner un salaire pour un dur labeur, une paye à apporter à la maison ?* William rêvait de partir comme missionnaire dans des pays lointains pour aider les nécessiteux. Mais par où commencer cette recherche de sens ? Devait-il entrer dans la vie religieuse ?

Il frappa alors à la porte de deux communautés religieuses : une au Québec et l'autre dans le New Hampshire. Pour différentes raisons, il revint sur ses pas. Il pensa à une troisième congrégation aux États-Unis, mais un prêtre l'en dissuada. William préféra reporter son projet à un autre moment.

En 1926, à l'âge de vingt-six ans, William trouva un travail dans une exploitation cotonnière de Do-

ver. Pour cela il était supposé aller vivre chez certains membres de sa famille et envoyer son salaire à sa mère. C'est à cette époque qu'il alla frapper à la porte des Conceptionnistes (Fils de l'Immaculée Conception, fondés à Rome en 1857 par le bienheureux Luigi Monti), mais il ne fut pas accepté car plusieurs enquêtes cliniques révélèrent une maladie rénale présumée. Il revint donc à Barton, où la famille Gagnon s'était installée entre-temps en 1922, sans pour autant renoncer à chercher une autre voie pour sa consécration.

En 1930, sa plus jeune sœur, Marie-Ève, revêtit l'habit des Sœurs de l'Assomption au couvent de Nicolet et ce choix réveilla davantage encore le désir de William de se consacrer. À peu près à cette même période, un prêtre lui parla de l'Ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu et il en fut impressionné. Un matin, en ouvrant le journal, William eut l'occasion de lire un résumé de la biographie de saint Jean de Dieu, publié dans la rubrique qui évoquait la vie des saints. Grâce à la rédaction de ce journal, il obtint l'adresse à laquelle contacter les religieux de Saint-Jean-de-Dieu.

Les Fatebenefratelli étaient arrivés à Montréal le 16 avril 1927 dans le but d'assister les pauvres et les indigents au refuge-hospice Notre-Dame-de-la-Merci, dans un quartier de la ville.

Le chemin à suivre commençait ainsi à se dessiner pour lui. William réfléchissait sur la façon dont il pourrait servir son Créateur et son prochain. Au lieu de produire des biens manufacturés dans le milieu déprimant et bruyant des usines, il pourrait témoigner de son amour pour Dieu et pour son prochain en exerçant l'hospitalité.

L'AVENTURE COMMENCE

Le 11 octobre 1930, William écrivit au Frère Laurent Cosgrove, Supérieur du Refuge Notre-Dame-de-la-Merci et Maître des novices, et celui-ci entrevit des signes prometteurs chez le jeune Gagnon.

Le 22 octobre, William fut admis comme postulant parmi les frères de Saint-Jean-de-Dieu. Il était sûr, désormais, d'avoir pris la bonne route. Mais tout ne se passa pas comme il l'avait espéré. Dès le mois de décembre de la même année, il reçut plusieurs lettres de ses parents lui demandant d'interrompre momentanément le chemin entrepris et revenir à la maison pour aider la famille en difficulté. À son grand regret, le jeune homme se plia docilement à la volonté de la famille en s'en remettant à la Providence.

Le dur travail en famille ne le détourna pas de son idéal. Dans une lettre écrite le 6 janvier 1931, il confessait au Supérieur que ses confrères lui manquaient beaucoup.

En famille, il cherchait toujours à donner le meilleur de lui-même. À l'école aussi, il s'était démontré un élève docile et attentif ; il aidait les enseignants, religieux ou laïcs, en rendant des petits services. Il avait hérité de ses parents la persévérance, le sens de l'organisation et la foi.

Durant son séjour au Canada, les parents Gagnon avaient accueilli dans leur propriété une famille vivant dans des conditions difficiles, car frappée par la maladie et la pauvreté. Cette ouverture vers les autres l'impressionna beaucoup.

L'expérience familiale l'avait préparé à la décision définitive de consacrer sa vie au Seigneur dans l'Ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu. William connaissait l'hospitalité presque par instinct, comme une seconde nature. Prendre soin de sa famille, c'était comme assister les malades et prendre soin des nécessiteux.

Trois mois plus tard, le 29 mars, William retrouva le chemin du couvent.



*Groupe de Profès simples.
Frère William est au second rang.*

Le 17 avril 1931, à presque 26 ans, il commença sa formation de postulant, parcourant normalement les étapes de son cheminement de religieux ; le 16 juillet de la même année, il reçut l'habit de l'Ordre et le nom de Frère William ; le 20 novembre 1932, il prononça ses vœux temporaires et, le 21 novembre 1935, à l'âge de trente ans, ses vœux solennels.



Frère William, Profès solennel 1935.

FIDÉLITÉ À L'APPEL

Pendant quinze ans, sa conduite de vie exemplaire, faite de petits et de grands gestes de charité envers son prochain, ainsi que sa profonde spiritualité, le firent grandement apprécier de ses supérieurs.

Dès 1937, Frère William fut nommé directeur de l'Aspirantat de Montréal, un travail qui l'impliqua totalement, au point de faire dire à ses confrères : « *Ce petit homme était un père rassurant et un frère aîné pour ces enfants et ces jeunes adolescents qui frappaient à la porte du collège* ».

Le collège formait en effet les jeunes qui entreprendraient par la suite un cheminement vocation-



Frère William, Directeur de l'Aspirantat de Montréal, 1937.

nel de consécration. De nombreux témoignages s'accordent pour souligner sa modestie, le ton de confiance qu'il employait dans les conversations, son sourire simple et captivant qui désarmait toute tentative de désobéissance. S'il devait rabrouer quelqu'un, il le faisait toujours en privé et jamais en public et l'intéressé ressortait de ce dialogue, confiant et réconforté. D'ailleurs, plus que des reproches, il invitait à se corriger et à mieux faire.

Une de ses caractéristiques importantes était la ponctualité aux moments importants de la vie communautaire. Tous les matins, il encourageait les jeunes gens confiés à ses soins à réfléchir grâce à une brève méditation, écrite expressément pour eux, sur la liturgie du jour, dans le but de les préparer à la messe et de les orienter correctement vers leur avenir d'hommes consacrés.



Conseil de la Délégation générale du Canada, hôpital Notre-Dame-de-la-Merci, Montréal, 12 mars 1939.

Pour mieux mettre en lumière la candeur de sa personnalité, nous rapportons deux affirmations d'un témoin de l'époque : « *Les personnes vraiment grandes sont celles qui exercent l'autorité en demeurant simples* ». Et encore : « *Quand nous le rencontrions, il passait toujours à la sauvette, comme on dit* ». Il venait juste pour résoudre quelques formalités et repartait aussitôt : c'était un homme qui ne s'étendait pas trop.

Une nouvelle période durant laquelle il occupa diverses charges de responsabilité dans d'importants secteurs au sein de l'Ordre : Conseiller de la Délégation canadienne, Supérieur local, Délégué provincial et, par la suite, il devint même Provincial au moment délicat de la constitution de la nouvelle Province canadienne de l'Ordre. En effet, de vives tensions surgirent quant à la définition du futur immédiat, au point de requérir aussi bien la visite du Supérieur provincial de France et du Prieur Général que l'intervention spécifique et directe du Saint-Siège avec deux Délégués extraordinaires.

Le 23 février 1939, il fut nommé troisième Conseiller de la nouvelle Délégation du Canada. Tandis que le 30 mars 1941, le p. Henri Bourque, sj, Visiteur apostolique, le nomma Délégué Général du Canada, pour remplacer le Frère Mathias Barrett, et Prieur du couvent-hôpital Saint-Jean-de-Dieu à Montréal. Le 28 octobre 1941, le p. Bourque toujours, avec l'autorisation du Prieur Général, le Frère Ephrem Blandeau, le nomma Supérieur Provincial et le reconfirma à ce poste le 22 mai 1945, en lui confiant aussi la charge d'Économe provincial.

À la fin de la deuxième guerre mondiale, le premier Chapitre provincial du Canada put enfin

avoir lieu, le 10 novembre 1946. Il fut présidé par le Général lui-même, Frère Ephrem Blandeau, et vit à nouveau l'élection de Frère William comme Supérieur provincial.

En 1947, Gagnon autorisa la fondation de trois nouvelles œuvres au Canada, mais il se trouva pour la première fois en désaccord d'abord avec le Prieur de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu de Montréal (1947), puis avec le Définitoire provincial contraire à la nomination d'un comité laïc pour l'hôpital Saint-Augustin à L'Ancienne-Lorette (1948) et de nouveau avec le Prieur de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu qui s'arrogea la charge d'économe.

Le 25 mai 1948, désormais libéré de sa charge de Supérieur provincial, comme on le lira au chapitre suivant, il fut nommé Prieur de l'hôpital Saint-Augustin à L'Ancienne-Lorette. Frère William devint un frère parmi ses frères, un « cœur à portée de main ». Il prenait soin des malades, priaient avec eux ; il lavait par terre le soir pendant ses moments de repos, supervisait et guidait les activités des volontaires et des bienfaiteurs.

Toujours par son exemple, il anima les communautés qui lui étaient confiées et, plus qu'avec les mots, il sut résoudre et mettre en œuvre des solutions aux diverses problématiques par la patience et la gradualité.

Les membres de la communauté se rendirent tout de suite compte que les actions concrètes de Frère William manifestaient la vérité et la beauté de sa personne. Son humilité frappait les religieux autour de lui. Sa piété à la chapelle, sa gentillesse envers les confrères et la compassion envers les malades reflétaient

très fidèlement le contenu de ses lettres circulaires. Le Serviteur de Dieu était plutôt de petite stature, de constitution fragile, mais pour compenser il possédait une volonté de fer et un grand enthousiasme qui anima toute sa vie religieuse. Il était dynamique, actif et svelte, assidu au travail et très dévot, doté d'une simplicité désarmante, d'un grand zèle apostolique et d'une charité miséricordieuse.

À un confrère au Vietnam qui s'étonnait le voir pratiquer des tâches pénibles, presque de domesticité, Frère William répondait : « Pendant que j'accomplis ces tâches, j'oublie les difficultés les plus grosses qui m'assaillent ».



Frère William élu Provincial durant le 1^{er} Chapitre provincial du Canada présidé par le P. Général, Frère Ephrem Blandeau, 6 novembre 1946.

DESTITUTION PAR LE PROVINCIAL

Le Visitateur général envoyé par Rome reconnut une certaine *faiblesse* et *indécision* du Frère Gagnon. L'ambition de certains causent souvent le malheur des autres. Frère William apprit, sans aucun préavis, qu'il devait renoncer à sa fonction de Supérieur provincial du Canada ; un remplaçant attendait dans l'ombre pour lui succéder. Il devait simplement signer sa lettre de démission, déjà préparée à son intention. Il ne pouvait rien faire d'autre que d'accepter les faits tels qu'ils se présentaient.

Dans deux lettres envoyées plus tard au maître des novices, il laissa transparaître sa solitude et les blessures angoissées provoquées par sa démission. Il écrivait notamment : « *Je me cache dans les plaies du Sacré-Cœur de Jésus. C'est là qu'est ma consolation et avec Lui je ne peux que trouver le bonheur, s'il existe sur cette terre* ». Mais il ne sortit jamais de ses lèvres aucune récrimination officielle, ni protestation.

La tristesse qui avait jailli de cette démission injustifiée, voire même illicite, s'était dissoute dans la prière.

Ses qualités humaines et spirituelles lui permirent d'accepter sa démission et d'affronter cette épreuve avec la force d'âme et la sagesse humaine.

Officiellement, c'est lui qui renonça à sa charge mais, en réalité, il fut induit au renoncement le 10 mai 1948.

Il est vrai que le Visiteur général le jugea aussi un peu faible et incertain comme Supérieur ; mais selon le jugement de nombreux religieux, il s'agissait plutôt d'une attitude de prudence de la part du Serviteur de Dieu, de son effort pour conserver l'unité, la concorde, la paix et de sa tendance louable à dédramatiser les situations les plus délicates. D'autre part, il était très humble et aucunement attaché aux fonctions de commandement, mais toujours plutôt disponible et prêt à obéir aux Supérieurs.

Ses confrères affirmaient que les actions concrètes du Serviteur de Dieu valaient beaucoup plus que bien des traités sur la charité et sur la vie religieuse ; son humilité était plus éloquente que tant de discours et, dans ses lettres circulaires, il insistait sur la piété, sur la douceur à l'égard des confrères et sur la compassion sincère envers les malades. Tout son zèle pour diffuser la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et l'intérêt qu'il manifestait pour la santé physique et spirituelle des religieux et des malades étaient le reflet de sa profonde spiritualité, du haut degré qu'il avait atteint dans l'exercice des vertus théologiques et morales et dans l'observance des vœux, y compris le quatrième vœu d'hospitalité.

Notre Frère Gagnon brillait dans la charité d'une façon extraordinaire, notamment et surtout lorsqu'il occupait des charges de supérieur. Il trouvait toujours le temps de nourrir, de laver et de servir les malades, se réservant souvent les malades les plus répugnants et infectés, ainsi que les tâches les plus ingrates, démontrant sa grande capacité d'accueil de l'autre et sa disponibilité à servir : ces dons qui

suscitèrent autour de lui une vague de sympathie, en particulier au Vietnam.

Malgré ses activités à caractère administratif et de direction au niveau provincial, Frère William passait au moins une heure par jour aux côtés des malades pour les laver, les nourrir, les soigner et les reconforter dans leur souffrance. Il invitait fréquemment ses confrères à mieux faire, à cultiver la spiritualité de l'Ordre hospitalier, en affirmant : « *Notre vocation est merveilleuse ; soigner le Christ dans ses membres souffrants et les conduire à Jésus par notre vie de dévouement et de charité. Mais pour faire cela, il faut avoir une grande foi qui nous fasse voir à tout moment dans tous nos frères, quels qu'ils soient, Notre Seigneur lui-même. Cette foi ardente s'obtiendra à travers la prière* ».

La primauté de la charité, de sa logique et de sa dynamique, était clair, même par rapport à d'autres choses utiles, qui disparaissaient sans le sens de la charité. Il était convaincu que la guerre même du Vietnam continuerait à outrance sans la charité, alors qu'elle cesserait avec la charité : « *Si on ne le fait pas par amour et charité, rien ne peut être bon ni utile, la charité est nécessaire* ».

Et, reprenant les enseignements de saint Jean de Dieu, il disait : « *Avoir toujours la charité ; car là où la charité n'est pas, Dieu n'est pas non plus, même s'il est partout* ».

Aider, aimer, distribuer, partager, prendre soin, être aimable, altruiste, bienveillant, empathique, rempli de compassion, généreux, attentionné : tels

sont les verbes et les adjectifs qui reviennent définir et dessiner la vie de charité du Frère William.

Le Serviteur de Dieu sut être un instrument humble de concorde et d'harmonie entre les confrères, entre les malades et le personnel de l'œuvre, aplanissant les conflits et respectant les différences culturelles de chacun.

Une expression particulière de charité est le quatrième vœu de l'Ordre, celui de l'hospitalité, que le Serviteur de Dieu pratiquait radicalement, avec patience et persévérance. Il fut fidèle à la vocation de l'hospitalité, qu'il étendit toujours à tous, sans discrimination sociale, politique ou religieuse. Il écrivait à ses confrères : « *Mieux vaut demeurer dans l'hospitalité bien faite et laisser le monde aller à ses illusions* ».

Face aux difficultés qu'il rencontra dans sa mission, avec une volonté tenace et précise, il continua à affronter, pour le service des malades, toute situation qui se présentait à la suite des conditions bellicieuses et de guérilla, donnant la preuve de son courage et de sa grande force intérieure.

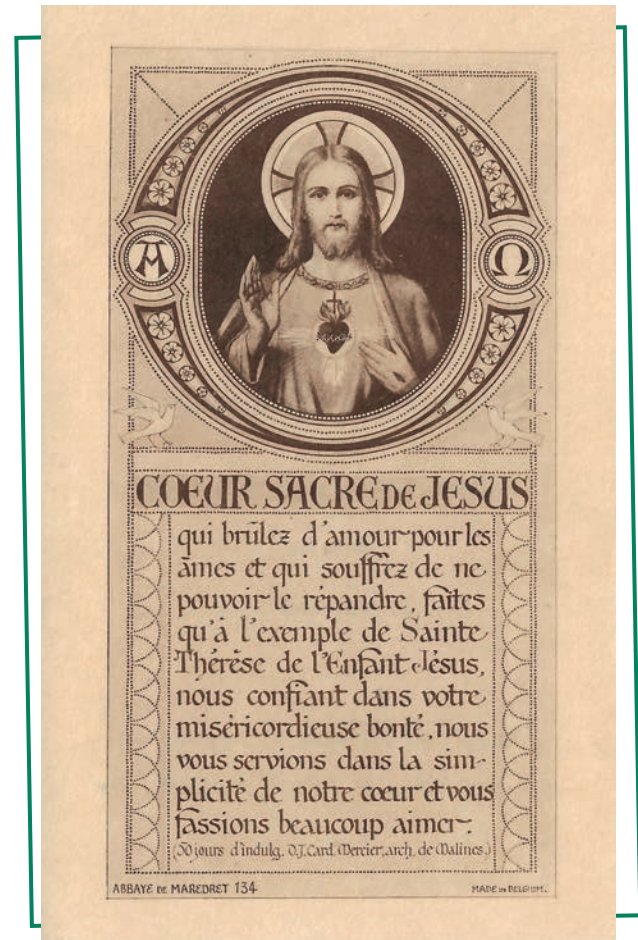
SPIRITUALITÉ CHRISTOCENTRIQUE ET MARIALE

La spiritualité du Frère William tournait tout entière autour de la Divine Providence, de l'Enfant Jésus, de Notre-Dame de la Merci, du Sacré-Cœur de Jésus, des Plaies de Jésus et de saint Jean de Dieu. Il priait beaucoup et avec un grand recueillement ; son regard se fixait souvent sur le Tabernacle dans une attitude sereine, méditative. Il aimait tout le monde indistinctement, il était affable et austère, digne et discret ; il était la bonté personnifiée, spécialement avec les malades qui avaient sa préférence et les traitait comme ses enfants ; il avait cette même attitude envers les jeunes aspirants et probants. Il avait un don pour animer un groupe et pour se faire aimer. Il ne fut jamais indifférent vis-à-vis de quelqu'un, mais toujours compréhensif envers tous ; plus qu'un Supérieur, c'était un frère, conscient de ses hautes responsabilités qu'il assumait en plaçant sa confiance dans l'aide divine.

Frère William possédait un " esprit d'enfance " exceptionnel. Il remettait tendrement sa confiance en la Providence de Dieu le Père, bon et miséricordieux, qui aime ses enfants et demande leur collaboration. Il disait souvent à ses confrères : « *Je viens à vous comme un père* ».

Sa dévotion spéciale au Sacré-Cœur apparaissait fréquemment dans les lettres qu'il adressait en tant

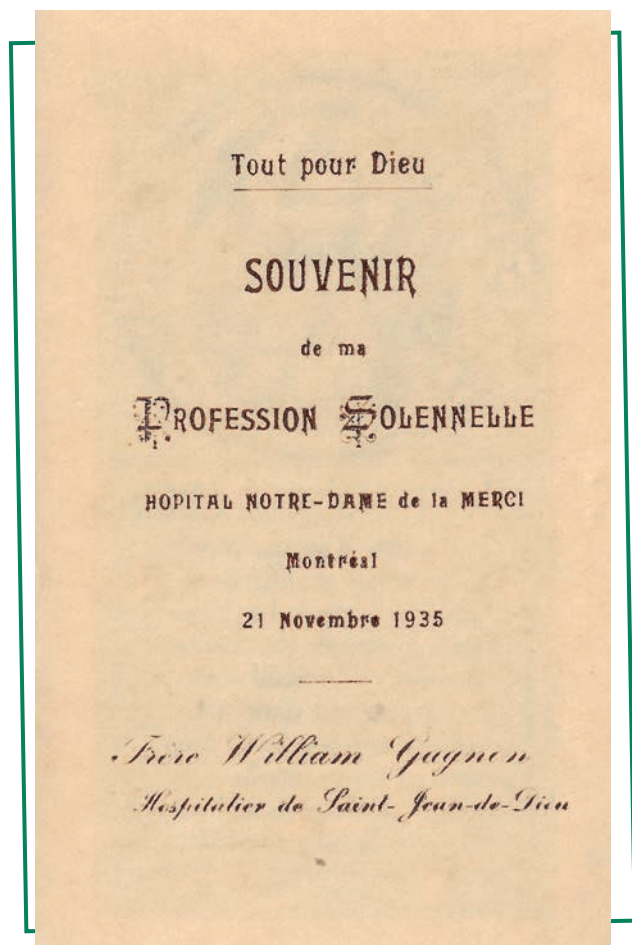
que Provincial à ses confrères. En outre, quand il recevait les religieux, les novices ou postulants, il ne manquait jamais de leur donner une petite image du Sacré-Cœur, en les exhortait à avoir confiance en Lui. Durant une retraite spirituelle, il consacra la communauté tout entière au Sacré-Cœur de Jésus.



Souvenir de sa Profession solennelle, 21 novembre 1935 r.

Lors des moments difficiles de la guerre dans la mission vietnamienne, ses collaborateurs l'entendaient parfois murmurer : « *Sacré-Cœur de Jésus, je mets ma confiance en toi !* ».

Chez Frère William, la dévotion à l'Eucharistie était évidente, en raison de ses visites constantes au



Souvenir de sa Profession solennelle, 21 novembre 1935 v.

Saint-Sacrement ; chaque fois qu'il passait près de la chapelle, il s'y arrêta toujours quelques minutes pour prier et, parfois, il restait en adoration durant les heures nocturnes. Il respectait particulièrement la pratique des Premiers vendredis du mois, durant lesquels l'Eucharistie était exposée et où tous les religieux faisaient tour à tour une heure d'adoration. On le voyait souvent le chapelet à la main ; son recours à la Vierge était continu et il lui attribuait le miracle d'avoir traversé indemnes les bombardements. De fait, il plaça une statuette de Notre-Dame de Fatima en l'orientant dans la direction des combats armés.

Tendre la main, comme l'Enfant, vers Marie de Nazareth : telle était la pensée profonde de Frère William.

De sa jeunesse jusqu'au dernier moment de sa vie, en toute circonstance, il implorait le soutien et l'amour de la Vierge Marie, Reine du ciel et de la terre, en sachant que la Sainte Vierge porte tout le monde dans son cœur et qu'elle répondrait à ses suppliques.

Avec la même affection que l'on a pour une personne chère, il mit dans son bureau de Montréal une image du Sacré-Cœur de Marie. A l'entrée du noviciat, il fit ériger une statue pour encourager la dévotion à la Mère de Dieu de la part des novices. Un jour, il offrit une statuette de la Vierge à un jeune religieux hospitalisé.

Un de ses confrères, le Frère Gaston Morin, alors novice quand Frère William était Prieur, rapporta

qu'en observant les Frères et Frère William durant la méditation, on remarquait que celui-ci avait l'attitude d'un homme qui est en présence de Quelqu'un. À la chapelle, il n'était jamais dérangé par rien, sauf si un malade se mettait à crier. Il souriait toujours et s'abandonnait à la Providence, malgré les épreuves et les contrariétés.

Il savait tout dédramatiser. S'il rencontrait des pauvres sans famille ni logement, abandonnés de tous, il se mettait en quatre pour eux, leur donnant généreusement ce dont il pouvait disposer. Il avait le don de la consolation : après avoir parlé avec lui, un malade retrouvait sa sérénité. Et que dire du don de l'hospitalité ? Sa générosité était sans limites, il était incapable de dire non.

Il récitait chaque jour les litanies de la Sainte Vierge et faisait défiler les grains du chapelet entre ses doigts, en le gardant sous son scapulaire, entre sa vieille soutane rapiécée et le ceinturon de cuir déformé par le temps.

Lorsqu'il se trouvait au Vietnam, notre " bon Samaritain " faisait souvent ses retraites spirituelles chez les Pères rédemptoristes et profitait de ces occasions pour faire des excursions en jeep à Fyan, auprès des Koho, une des trente-trois tribus qui vivaient dans les zones montagneuses.

Un des pères rédemptoristes servait de chauffeur et d'interprète entre la population du village et notre " aventurier ". Frère William emportait dans la voiture tout le nécessaire pour un dispensaire improvisé.

En 1970, Frère William se rendit dans une léproserie dirigée par les Filles de la Charité de saint Vincent de Paul. Il admirait le dévouement des religieuses à l'égard de ces malades marginalisés de la société.

Notre Serviteur de Dieu savait unir l'aspect spirituel et l'aspect temporel ; il faisait tout pour Dieu. Dans sa spiritualité, il n'y avait rien d'indicible.

Il vivait vraiment une expérience de vie unifiée.



Autel du Sacré-Cœur dans la chapelle de l'hôpital du Sacré-Cœur à Bùì-Chu 1952.

OUVERTURE À LA MISSION

Après sa démission de Provincial, en 1948, Frère William fut envoyé au Québec et fut nommé premier Conseiller provincial et Prieur de l'hôpital Saint-Augustin à L'Ancienne-Lorette, où il s'occupa de l'animation vocationnelle. Le 17 janvier 1950, son père, Delphin Gagnon, mourut à l'âge de 69 ans. Pendant les mois d'octobre et novembre 1950, il remplaça le Supérieur provincial parti en Europe, tandis que la

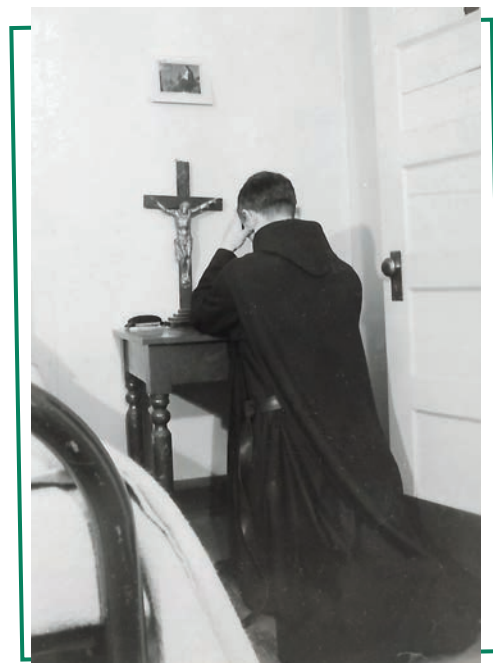


Frère William dans sa chambre, hôpital Saint-Augustin à L'Ancienne-Lorette 1948-1951.

Providence le préparait au détachement de sa patrie, de ses parents et de ses confrères, pour en faire un authentique missionnaire.

De fait, la Province canadienne des Fatebenefratelli projetait la fondation de l'Ordre au Vietnam. William Gagnon, bien que sachant ce qui l'attendait dans ce lointain pays, présenta sa demande pour être missionnaire parmi les pauvres gens le 24 décembre 1950.

Sa requête fut acceptée, avec celle de deux autres confrères et, le 19 octobre 1951, le Définitoire provincial adopta la résolution de les envoyer



Frère William en prière.

en mission en Indochine. Aussi, par une circulaire en date du 24 octobre 1951, inspirée par l'Encyclique *Evangelii praecones* sur l'annonce de l'Évangile, le Provincial du Canada, le Frère Exupère Vien, communiqua-t-il la nomination du Frère William comme Prieur fondateur de la mission en Indochine. Dans cette lettre, il exhortait le Serviteur de Dieu et ses confrères à « *porter le flambeau de la Charité dont notre Ordre a reçu de l'Église la mission officielle dans ce vaste domaine de l'Indochine* ».

Ainsi, à 46 ans, le Serviteur de Dieu, de santé fragile, entreprit un interminable voyage avec ses deux confrères Norbert Laserte et Richard Larivée, qui dura environ un mois. Les trois religieux arrivèrent en Indochine le 18 janvier 1952, précisément à Bùì-Chu, (Nord-Vietnam) à l'hôpital du Sacré-Cœur, qu'une communauté religieuse féminine avait dû quitter en 1950 à cause de l'insécurité politique. Mais, à cause



Frère Norbert, Frère William et Frère Richard en partance pour le Vietnam, 1951.



Hôpital de Honai, 1956.

de la guerre, il fut contraint, du 15 juin au 10 juillet, de quitter Bùì-Chu pour se réfugier d'abord à Hanoï, puis à Dalat (Sud-Vietnam) chez les Rédemptoristes où il resta quelques jours avec l'un de ses deux confrères. Par la suite, un avion les conduisit à Nam-Dinh, où ils furent accueillis par une délégation de prêtres et de séminaristes. Après avoir passé la première nuit à l'évêché, ils furent réveillés au matin par les tirs croisés des artilleries ennemies. Arrivé au vieil hôpital, il dut immédiatement s'occuper d'un jeune homme arrivé sur un brancard, dans de très graves conditions ; en plus des blessures sur plusieurs parties du corps, il avait perdu une jambe à cause d'une bombe qui avait explosé tout près de lui. Hélas, l'hôpital n'ayant plus de pharmacie, il ne disposait même pas d'une ampoule de morphine pour calmer sa douleur. Le pauvre garçon n'était pas chrétien, mais il désirait l'être et il fut baptisé avant de mourir. Sur ce fait arriva l'évêque qui déclara aux frères : « Vous voyez combien nous avons besoin de vous ! ».

Le 28 juillet 1953, il reçut sa nomination comme Prieur de l'hôpital du Sacré-Cœur à Bùì-Chu. En juillet 1954, durant l'invasion communiste, il fut menacé de mort et l'hôpital du Sacré-Cœur de Bùì-Chu

fut perdu. Entre septembre et octobre 1954, il recréa la mission dans une vieille prison de Tam Hiep (Sud-Vietnam). En juillet-août 1955, il commença la construction d'un hôpital à Honai, dans la province de Biên Hòa. Le 8 août 1956, il fut nommé Prieur de la mission de Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Honai (Biên Hòa) et Délégué provincial.

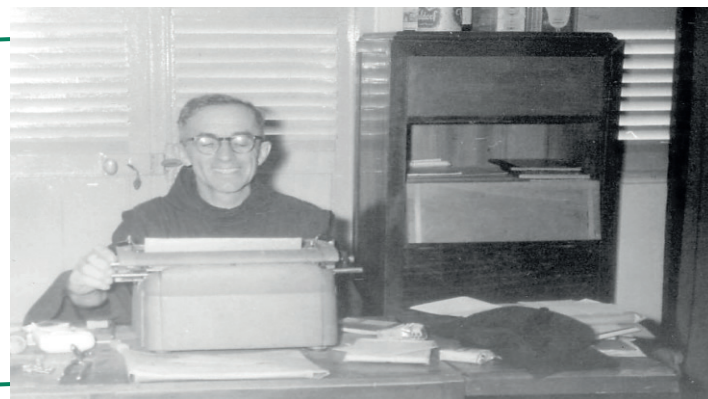


Frère William reçoit les vœux d'un jeune profès, 1960.

CORRESPONDANCE

Frère William appréciait le contact épistolaire avec les personnes, comme s'il voulait donner un signe de vie. Il écrivait surtout à sa famille religieuse, mais aussi à sa famille dans le New England. Il utilisait un papier à lettre avec en-tête et se servait d'une machine à écrire en mettant aussi une feuille de vélin et un papier carbone. Il conservait de la sorte les copies des lettres qu'il envoyait par la poste et qui, pour parvenir à destination, mettaient environ deux semaines.

Quand une lettre ne traitait pas de questions canoniques, il annotait les nouvelles dans la marge pour ses jeunes confrères, économisant ainsi du temps et de l'argent. Il partageait aussi avec eux la lecture de certaines lettres. C'était une façon pour rompre l'isolement dans lequel se trouvaient les religieux et pour maintenir les liens avec le Canada.



Frère William s'occupant de sa correspondance.

La compassion de Frère William le rendait sensible au vécu des autres et il la pratiquait aussi par le biais de la correspondance.

Un jour, Frère William remarqua la tristesse d'un jeune missionnaire ; il l'invita alors à reprendre contact avec ses parents, surtout avec son père. En effet, une certaine froideur s'était instauré entre les deux. Frère William prit d'ailleurs lui-même l'initiative d'écrire directement au Provincial du Canada, qui se trouvait chez son oncle maternel et au père spirituel de ce religieux.

Cette initiative permit de restaurer progressivement les rapports entre le jeune missionnaire et ses parents.

UNE CHARITÉ VIVANTE

Depuis la guerre d'Indochine, Frère William suppliait le Ciel de protéger la Mission-hôpital du Sacré-Cœur à Bùì-Chu.

Étant donné la force et la direction des coups, il exposa la statuette de Notre-Dame de Fatima pour qu'elle protège la Mission. Par ce simple geste, il espérait que la Vierge ouvrirait les yeux et le cœur des belligérants et les conduirait à dialoguer pour cesser le feu et entreprendre d'autres initiatives de paix.

Les murs de la Mission étaient entourés de fils barbelés, symbole du désespoir mais, malgré cela, la Mission était surtout le symbole de la façon dont



Vue de l'hôpital du Sacré-Cœur à Bùì-Chu, 1952.

la compassion et le dévouement pouvaient abattre la fureur de la mort, mais surtout le symbole de la défense et du respect de la dignité des personnes.

Parfois, l'ennemi lançait des grenades sur le toit en pente de la chapelle. On entendait seulement le bruit sourd de l'atterrissage de la grenade, puis on l'entendait rouler jusqu'à terre jusqu'à se perdre dans l'herbe humide du premier matin.

Le Ciel ne semblait pas vouloir se rendre. Dans ce coin du pays, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu avaient entre leurs mains les "grenades de la Charité".



Moment de fraternité.

GESTES D'UNE HUMBLE HOSPITALITÉ

Frère William prenait soin des malades, des pauvres et des réfugiés comme pour réparer les souffrances du Christ sur la croix. Pour ce missionnaire, le soulagement des souffrances était sa raison d'être. Dans sa chambre, il s'agenouillait souvent devant le Crucifix.

Durant l'Eucharistie et pendant la période de l'adoration, il méditait sur la vie, la passion et la résurrection de notre Seigneur. De cette mort injuste et absurde jaillissait la Vie.

Frère William contemplait et agissait. Il se sentait impréparé par rapport aux théories académiques et indignes de recevoir des honneurs ; il préférait toujours se mettre à la dernière place. Il se sentait plus utile à tenir la main d'un malade ou à préparer le corps d'un défunt pour la sépulture.

Le patient guéri la veille, la famille accueillie le matin au dispensaire, le corps du défunt enterré l'après-midi : Frère William présentait toute cette humanité lacérée à Jésus.

À travers elle, son cœur battait au rythme de la Vérité : le Christ.

Le respect pour le malade était pour lui une règle absolue, une façon authentique de pratiquer le vœu d'hospitalité, propre aux religieux hospitaliers Fatebenefratelli. Il était impressionnant de le voir

agenouillé devant le lit des malades pour panser les blessures et les plaies, même les plus répugnantes.

L'évêque de Xuân Lộc raconte, presque comme une page des *Fioretti*, un épisode extrêmement probant quant au degré de charité exercé par le Frère Gagnon. On y lit :

« Un des premiers jours de l'année vietnamienne, un patient ayant de graves problèmes pulmonaires fut apporté d'urgence à l'hôpital. Frère William l'accueillit entre ses bras. Cet homme malade vomit du sang sur le sol de la chambre à coucher et sur l'habit du Frère William, puis il mourut. Le Serviteur de Dieu l'étreignit en-



Frère William assiste un blessé de guerre, 1953.

core entre ses bras sans répugnance et le porta jusqu'au dortoir. La foi et la charité l'ont aidé à vaincre et à surmonter la répugnance envers certaines situations désagréables de notre fragile nature humaine ».

De nombreux religieux ont déclaré avoir été renforcés dans leur vocation en voyant Frère William au travail auprès des malades.

Le dévouement et l'humilité avec laquelle il travaillait et la capacité de partager les souffrances des autres en un certain sens touchèrent aussi les collaborateurs en créant dans l'hôpital, lieu de souffrance, un climat de sérénité et de paix.



Visite à la Communauté de l'évêque local Mgr Pham-Ngoc-Chi, janvier 1952.

Un confrère rapportait que Frère William était comme un père, plein de gentillesse et d'amour. Parfois il s'empportait ou s'irritait à cause de la difficulté de la langue et, quand il s'en rendait compte, il demandait tout de suite pardon.

Le Serviteur de Dieu vivait le quatrième vœu d'hospitalité en se contentant toujours du peu qu'il avait, alors qu'il était très attentif aux autres. Il donnait l'impression d'une personne qui voulait toujours favoriser son prochain ; pour lui-même, il ne demandait jamais rien. Son habit était rapiécé et consumé.



La communauté de Bui-Chu, 1953.

Il avait un esprit de service très poussé : il se réservait toujours les travaux les plus méprisables, comme arracher les mauvaises herbes, éliminer la saleté, nettoyer les toilettes.

Un témoin affirme : « Ayant rencontré plusieurs fois le Frère, j'ai remarqué qu'il était complètement dévoué aux soins des malades. Chaque matin, il allait au marché avec sa voiture pour acheter des provisions et des choses dont les malades avaient besoin. Dans l'après-midi, il visitait les malades et vérifiait leurs conditions de santé. Quand il voyait des pièces sales, il retroussait les manches de sa soutane et commençait à les nettoyer. Chaque samedi, il distribuait du riz et du lait aux pauvres malades. Sa charité était totalement tournée vers le service des malades et des pauvres ».

Frère William prenait soin des malades, des pauvres et des réfugiés comme pour réparer les souffrances du Christ sur la croix. Pour ce missionnaire, le soulagement des souffrances était sa raison d'être. Devant le Crucifix, il retrouvait le sens de sa vie et de sa souffrance.

UN BEAU CONCERT !

Frère William utilisait cette exclamation dans ses lettres, pour faire allusion aux explosions des bombes et des armes à feu. Il voulait ainsi combattre la méchanceté des hommes, aveuglés par un pouvoir destructeur. Selon lui, cette brutalité aurait fini par disparaître comme un cauchemar.

Quand les explosions nocturnes, presque pyrotechniques, enflammaient le ciel, Frère William se rendait à la chapelle. Là, seul ou en compagnie d'un confrère, il implorait le Ciel afin qu'il protège tous les réfugiés qui vivaient des moments de terreur. Il priait la Vierge Marie pour que la paix revienne dans le cœur de chaque personne.

Les scènes de guerre devinrent bientôt habituelles. Malgré le risque et les difficultés, Frère William affrontait les épreuves du conflit en s'en remettant à Dieu. Aux confrères qui lui demandaient s'il n'avait pas peur d'être touché par les bombes ou par un projectile, il répondait : « *Nous devons avoir confiance en la Providence de Dieu ! Dieu nous protège toujours dans sa miséricorde. Le temps est le temps de Dieu. Vivre ou mourir, c'est lui qui décide. De quoi avons-nous peur ?* ». L'exemple du Prieur reconforta grandement ses confrères, plus que jamais décidés à demeurer sur place quoi qu'il arrive. Et ce courage entraîna précisément de nombreuses vocations.

Le Frère Jean de Dieu Spenard, dont le Serviteur de Dieu fut le supérieur au noviciat et qui travailla par la suite avec lui pendant neuf ans au Vie-

tnam, raconte ceci : « *Frère William, malgré sa faible maîtrise de la langue locale, était le plus aimé et le plus admiré par les Vietnamiens qui ne comprenaient pas comment faisait un étranger à rester si humble et tranquille en dépit de ses lourdes responsabilités, toujours prêt à écouter tout le monde. Ils étaient certains d'être compris de lui et qu'il comprenait leurs besoins : cette attitude gagna leurs cœurs. Durant les premières années de vie missionnaire, je le voyais toujours égal à lui-même : en religieux exemplaire qu'il était, il nous invitait à le suivre en acceptant les tâches les plus humbles comme de s'occuper du poulailler, de l'élevage et du soin des cochons, du jardinage et des courses au marché. Il se dépensait toujours au mieux. Il prêchait davantage par l'exemple que par la parole et c'est cela qui étonnait* ». Cette prédication par l'exemple plus que par la parole est le thème qui revient continuellement dans la bouche de tous ceux qui l'ont connu.

Les trois religieux hospitaliers de la mission devaient s'occuper de l'hôpital du Sacré-Cœur de Búi-Chu et du dispensaire annexe, situé à 120 km au sud de Hanoi, sur le delta du Fleuve Rouge. Une tâche particulièrement ardue : il s'agissait de remplacer, dans un édifice délabré sans médicaments ni structures sanitaires, le personnel français qui était parti à cause de la dégradation de la situation, laissant la population locale sans assistance hospitalière. Frère William attribuait les succès obtenus à Notre-Dame de Fatima, dont la statue se dressait à l'entrée du village, et au Sacré-Cœur de Jésus.

UN MISSIONNAIRE PORTEUR D'ESPÉRANCE ET DE PARDON

Durant la guerre, Frère William souffrit avec le peuple vietnamien de la faim et du manque de biens de première nécessité, mais il n'hésitait pas à s'occuper des enfants, des vieillards et des pauvres, dont les corps étaient meurtris par les mitraillettes et par les bombes. Le Serviteur de Dieu soignait tout le monde, sans aucune distinction politique ou sociale, que ce soient des rebelles ou des soldats réguliers, pour lui cela ne faisait aucune différence. Il avait fait part au Gouvernement de la nécessité de soigner à l'hôpital tout genre de pathologie et de patient, sans aucune discrimination de nature politique ou ethnique.

En 1954, le Nord du pays était sur le point de tomber aux mains des communistes. Il fallait faire face aux diverses urgences causées par l'afflux des réfugiés toujours plus nombreux vers le Sud, environ huit cent mille. En plus des vaccinations en masse contre la variole et le choléra, les Frères, avec les Pères rédemptoristes, les aidèrent à se mettre en sécurité. La situation était devenue vraiment dangereuse. Dans une lettre écrite à sa sœur Marie-Ève, Frère William, évoquait le grave risque qu'encourait sa communauté à cause d'un malade.

De fait, celui-ci, gravement malade, auquel Frère William et deux autres confrères avaient fourni assi-

stance et soins médicaux, donna leur photographie à un groupe de rebelles. On ignore quand et comment cette photo avait été prise, mais désormais une arrestation, voire même la peine de mort pendaient au-dessus de la tête des Frères.

Face à cette situation, Frère William se sentit comme projeté dans une sorte de Jardin des Oliviers.

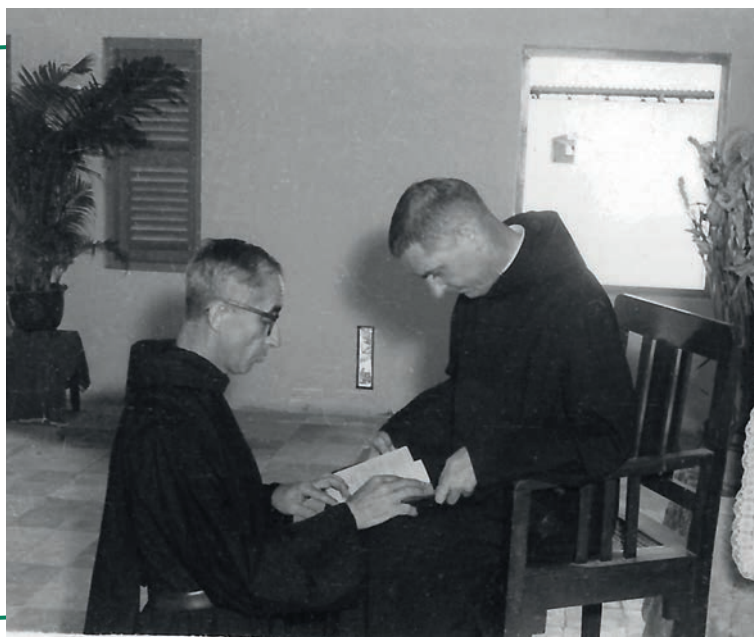


Frère William lors d'un moment de repos, 22 décembre 1957.

Il se rappela qu'il avait conseillé à deux prêtres belges d'être très prudents. Ceux-ci, peut-être par inconscience, ne se préoccupèrent pas trop et n'écoutèrent pas son avertissement. Les rebelles les capturèrent et on apprit plus tard qu'ils étaient morts en prison.

Sur la suggestion de l'évêque, nos trois religieux canadiens s'éloignèrent quelques jours de la Mission.

« Parfois, avait coutume de raconter Frère William qui se souvenait de cette histoire, même ceux que nous aidons ou que nous assistons nous remer-



25^{ème} anniversaire de sa profession religieuse, 22 décembre 1957.

cient par l'ingratitude. Bien plus, l'ingratitude est proportionnelle à l'aide reçue ».

En 1956, Frère William fut nommé Prieur du nouvel hôpital de Honai, qu'il voulut dédier à Notre-Dame-du-Bon-Conseil, selon une promesse qu'il avait faite avant de partir pour le Sud du pays. Les difficultés ne manquaient certes pas, mais la Providence répondait toujours généreusement aux efforts faits par les Frères. Au milieu de toutes ces contrariétés, de nouvelles vocations fleurirent. Les jeunes postulants qui entendaient se préparer à la vie religieuse hospitalière étaient désormais au nombre de dix-sept. Il est très étonnant que, malgré sa faible connaissance de la langue vietnamienne, " Frère Nhan ", comme ils appelaient Frère William, étaient sur la bouche de tous. Sa grande simplicité, sa bonté, son humilité, son sourire sur ce visage émacié par la fatigue, avec lesquels il servait les malades en se chargeant des services les plus répugnants, faisaient de lui un fils authentique de saint Jean de Dieu et tous en étaient conquis. Sa présence était pour tous un signe d'espérance et de sécurité.

CONSUMÉ D'AMOUR

Avec les pieds bien posés sur cette terre qui l'avait désormais adopté et le regard tourné vers l'horizon, Frère William accueillait les réfugiés. Accompagné par ses confrères, il soignait les blessures et l'esprit des victimes de la guerre.

Il priait afin que cette réalité cruelle ne soit qu'un cauchemar dont on pourrait se réveiller. Il supervisait la construction d'édifices qui, en un instant, pouvaient être détruits par une bombe. En outre, il participait à la fabrication des briques, en transportant du sable et de l'argile, comme les ouvriers qui étaient employés à cette tâche.



Frère William au marché, 1956.

Il disait toujours que, sans la Charité, toute action serait stérile sans une vraie force.

Ce religieux venu de l'Occident se mêlait à la foule du marché de Biên-Hòa. À son retour, il se rendait à la chapelle pour prier. Après cette courte pause, il se retirait dans la cuisine pour préparer une soupe nourrissante pour les malades de la tuberculose, les plus pauvres d'entre les pauvres.

Au moment des repas, il insistait pour que tous mangent bien. Ses confrères se donnaient du mal pour prodiguer soins et assistance.

Arrivé vers la fin de sa vie, il occupait son temps à mettre en ordre les médicaments et écrire à ses familiers. Il s'excusait de ne pas pouvoir faire plus et d'être un poids pour ses confrères.

Toute sa vie ressemblait à une lampe allumée qui se consumait, non pour lui-même, mais pour le prochain et surtout pour le Seigneur.

LES LARMES DE LA COMPASSION

Même s'il ressentait vivement le désir d'aider les gens, il manquait parfois de mots pour les consoler. Et pas seulement cela ! Il lui manquait aussi les instruments chirurgicaux pour sauver des êtres humains en danger de mort.

Pour une femme gravement blessée, Frère William tenta d'aménager une table d'opération, afin que ses confrères puissent tenter une amputation d'urgence.

Face à cette scène tragique, il se soucia d'éloigner momentanément les enfants de la femme. À la demande de la malade, désormais agonisante, il versa sur elle l'eau du baptême.

Mais la femme émit alors un râle et mourut. Une infirmière baissa la tête, constatant qu'il n'y avait plus rien à faire. S'approchant d'elle, Frère William, dans un geste de compassion, lui ferma les yeux. Il remit le corps de la femme à sa famille. Dans de nombreux cas, il se préoccupait lui-même d'inhumer les cadavres.

Resté seul, il fixait l'horizon et les larmes coulaient sur son visage, mais sa confiance en la miséricorde de Dieu ne faiblit jamais.

CAPABLE DE PARDON

À une gifle, Frère William tournait la tête en tendant l'autre joue sans résistance.

Dans une attitude offensive, il voyait une occasion de rédemption, mais aussi une occasion pour pardonner.



Frère William en dialogue à Honai, 1959.

L'autre avait des fautes, mais aussi des qualités et des talents. Une discussion ouvrait toujours la porte à une possible réconciliation.

Lorsqu'il pensait avoir offensé l'autre, Frère William lui présentait ses excuses.

Souvent, il agissait comme conciliateur, il faisait office de médiateur entre deux personnes qui étaient en conflit entre eux. Il présentait au premier les qualités du second et expliquait à ce dernier le désir du premier de modifier son comportement. Frère William mettait en évidence les lumières, sans insister sur les ombres. Il voyait dans la fraternité l'occasion d'éteindre les rancœurs, de repousser le mépris et de recoudre les liens qui semblaient désormais perdus.



Remise de la médaille d'Honneur au Mérite, 3 août 1967.

COÏNCIDENCES EXISTENTIELLES

Nos existences ressemblent à beaucoup de scènes d'un film, où seuls la date et l'environnement sont différents. Nous partageons notre condition humaine sous l'œil vigilant de Dieu. Il en va souvent ainsi également entre un Fondateur et ses fils spirituels.

Les biographes de saint Jean de Dieu rapportent qu'un page, pour le mettre à l'épreuve, l'avait bouculé et avait fait tomber une bassine pleine d'eau. La réaction du mendiant de Grenade, avec humilité mais aussi avec un grand sens de l'humour, fut de lui faire un grand sourire.

Au XVI^{ème} siècle, saint Jean de Dieu se chargeait de bois sur ses épaules et remplissait son sac des restes de nourriture. Quatre siècles plus tard, Frère William recueillait parmi les déchets de l'armée américaine le matériel qui pouvait servir pour l'hôpital et pour la communauté : chaises, bureaux, tubes, etc.

Avec l'aide d'un confrère, il chargeait ce matériel dans le véhicule de la Mission pour les amener à la maison.

Un jour, plusieurs soldats qui passaient se mirent à rire de ce " recycleur ". À leurs ricanements, Frère William répondit par de beaux sourires. Il avait trouvé à cet endroit des objets qui pouvaient encore être utiles, pratiquant directement ou indirectement l'hospitalité. C'était sa récompense du jour.

INTUITIONS PROVIDENTIELLES

Les 30 et 31 janvier 1968, durant les festivités du *Têt*, le jour de l'an vietnamien, l'armée nord-vietnamienne et les Viêt-Cong lancèrent une attaque surprise contre l'armée sud-vietnamienne et les forces américaines.

Les jours suivants ces combats, environ 7 000 réfugiés s'étaient établis sur le terrain de la Mission, c'est-à-dire autour du couvent, de l'hôpital et des autres édifices.

Frère William fut bouleversé par cette foule peu commune. Au bout de quelques heures d'occupation des terrains, il commença à se préoccuper de l'insalubrité et d'une propagation éventuelle de maladies. À contrecœur, il décida de demander à ses confrères de disperser la foule.

Les réfugiés prirent leurs effets personnels et s'éloignèrent avec les enfants, emportant leurs quelques biens sur leurs épaules.

La nuit suivante, une attaque militaire secoua toute la région de Saïgon. Plusieurs bombes tombèrent sur le terrain de la Mission et tuèrent les rares personnes qui avaient refusé de partir.

Stupéfaits, les confrères observèrent comment la grande prévoyance du Frère William avait épargné la vie de beaucoup de gens.

Un second incident mérite d'être rappelé. Durant l'été 1969, un jour de chaleur opprimante, Frère Wil-

liam dispensa exceptionnellement ses confrères de la récréation dans la salle de la communauté. Tous décidèrent de retourner au travail. Cela sauva la vie des Frères : quelques instants plus tard, une roquette explosa au centre de la pièce.

Ses confrères virent dans ces événements une illumination providentielle dont Frère William avait été le messenger.

UN PROJECTILE ACCIDENTEL

Nous sommes toujours dans le contexte du *Têt*, en 1968. Des combats faisaient rage autour de la Mission. On entendait le fracas et les sifflements des armes, sans compter les déflagrations des bombes. Les confrères s'étaient jetés à terre. Ils s'apprêtaient à rendre l'âme à Dieu. Effrayés, ils réveillèrent Frère William qui, d'une voix encore pleine de sommeil, leur demanda la raison de toute cette nervosité.

Ne se faisaient-ils pas trop de souci ? Selon lui, il fallait faire confiance à Dieu et reprendre des forces pour le travail qui les attendait le lendemain. Il leur dit que leur dernière heure n'était pas encore arrivée et que le temps n'appartient qu'à Dieu.

À ce moment-là, on entendit le sifflement d'un projectif et un confrère se jeta sur Frère William et le poussa dans sa cellule. Le projectile fit exploser une partie du fragile encadrement de la porte, tandis que Frère William conserva son calme habituel.

RETOUR AU PAYS

En août 1959, Frère William rentra à Montréal à l'hôpital Notre-Dame-de-la-Merci, pour prendre part au Chapitre provincial prévu pour le mois d'octobre, durant lequel il fut élu deuxième Conseiller. Il resta trois longues (pour lui) années au Canada, durant lesquels il se refit une santé. Il en profitait pour rendre visite à sa famille et à sa mère, gravement malade. Le Provincial, Frère Judicael Maréchaux, ne voulait pas le renvoyer au Vietnam à cause de son âge (le Serviteur de Dieu avait désormais 57 ans), du climat et de la guerre qui se poursuivait. Mais Frère William ne rêvait que de repartir. Il vivait cette période de repos imposée par les supérieurs comme une grande croix, bien que s'abandonnant à la Providence : « *Si le bon Dieu* », disait-il, « *ne désire pas un certain événement, nous ne pouvons rien y faire* ». Mais on comprenait bien que son cœur était au Vietnam.

Finalement, à la fin de l'année 1962, il fut autorisé à repartir au Vietnam. Frère William fit escale à Rome pour démissionner de sa charge de second Conseiller provincial, tout en conservant celle de Prieur de l'hôpital de Notre-Dame-du-Bon-Conseil à Biên Hòa de Honai jusqu'en 1968.

Par la suite, la santé de Frère William empira. Estimant qu'il n'était plus en mesure d'accomplir pleinement sa tâche, afin de ne pas être un poids pour la communauté de la Mission déjà submergée de travail, il demanda, le 4 juillet 1971, à la surprise de tous, à rentrer au Canada. Mais, à cause d'un con-

tretemps, le Père provincial, Frère Elie Le Gresley le pria de rester encore un peu à Honai pour aider le supérieur à donner ainsi le bon exemple aux novices vietnamiens. Frère William se mit à la disposition du Père provincial en obéissant de grand cœur à sa requête ; il ne pouvait certes pas contredire son enseignement, alors qu'en tant que Provincial, dans une lettre datée du 23 décembre 1944, il écrivait ceci : « *Pour vous spécialement, religieux profès, je prie Dieu de vous combler de ses grâces et de vous donner de comprendre chaque jour davantage le lourd devoir que vous avez de donner toujours le bon exemple aux jeunes religieux, de les orienter et de leur faire comprendre la beauté de notre vocation hospitalière, par l'accomplissement de toutes nos obligations et de tous nos engagements religieux* ».



Frère William avec Frère Elie Le Gresley, août 1968.

Ce retour au Canada retardé fut fatal pour la santé du Frère William qui, en septembre, fut frappé par une grave attaque de phlébite qui lui procura des douleurs continuelles et lancinantes aux jambes. Puis, le 23 décembre, un infarctus du myocarde le contraignit à garder le lit pendant sept semaines. À la souffrance de la maladie s'ajouta celle de ne plus pouvoir aider personne : il offrit tout cela au Sacré-Cœur, sa référence spirituelle constante. Ses conditions empirèrent davantage encore, au point que le 28 février 1972, après plusieurs infarctus à répétition, on décida de le transférer à l'hôpital gouvernemental de Saigon, où il pourrait être mieux soigné. Mais c'était désormais trop tard : quelques heures après son arrivée, à 12 h 05 de ce même jour, le Serviteur de Dieu expira entre les bras d'un confrère. Il avait reçu les sacrements avant de partir pour l'hôpital. Ses derniers mots furent : « *Mon Dieu!* ».

ENVELOPPÉ DANS UN LIT DE FEUILLES DE THÉ

Avant de prendre quelque décision que ce soit, Frère William s'en remettait toujours à Dieu dans la prière, et c'est notamment ce qu'il fit durant son discernement pour son entrée dans l'Ordre hospitalier, en se rendant au sanctuaire Sainte-Anne de Beaupré, chez les Rédemptoristes, près de la ville de Québec, au Canada.

Cette relation avec les Rédemptoristes l'accompagna souvent aussi durant son séjour au Vietnam ; de fait, durant ses tentatives de fondation à Bùichu, à Hanoi et à Honai, il était accompagné de plusieurs missionnaires rédemptoristes canadiens, qui restèrent proches de lui jusqu'à sa mort.



Frère William et son infirmier, Frère Maurice Clément, à Honai, Biên Hòa, 25 février 1972.

De leur plantation, ils envoyaient des feuilles de thé à la Mission de Honai. Et c'est précisément avec un drap blanc, posé sur un lit de feuilles de thé, que fut exposée la dépouille mortelle de Frère William, le jour de son décès. Tandis que son corps reposait sur ces feuilles, le Ciel accueillait son âme.

Le cercueil fut veillé par un peloton militaire en reconnaissance du service qu'il avait prêté, lui et ses confrères, à la population. Déjà, en 1967, le Premier Ministre, le Général Nguyen Cao-Ky, lui avait conféré la médaille d'Honneur au Mérite, avec la même motivation.

Dans l'homélie, le célébrant répéta une phrase que les confrères avaient souvent entendu dans la bouche du Frère William : « *J'ai choisi ce lieu pour être ma patrie* ».

Les gens de Honai voulurent que le corps fût déposé dans un cercueil de précieux bois de teck, puis placé dans un caveau où il repose encore, près de la chapelle et au pied de la statue de la Sainte Famille qu'il aimait tant.

Beaucoup ont témoigné de sa sainteté. C'était une sainteté quotidienne et tournée vers les pauvres et les malades qui furent en contact avec cet apôtre de l'Évangile. Ce fut un grand évangéliste, un phare sûr d'espérance. Exemple de charité sans limites, le Serviteur de Dieu *s'était fait tout à tous*, comme le rapporta une employée de l'hôpital où travaillait Frère William.

Un véritable fils de saint Jean de Dieu.

En 1999 débuta sa Cause de Canonisation. Le 14 décembre 2015, le Pape François reconnut ses vertus héroïques et le proclama Vénérable.



Tombe de Frère William.

DES ÉCRITS DU FRÈRE WILLIAM GAGNON

« Rappelez-vous que tout est facile pour celui qui aime, tandis que tout est pénible et fatigant pour celui qui n'aime pas. Celui-là a même le dégoût de ce qui pourrait être la cause de son bonheur ».

« Les honneurs ne sont que fumée et feux de paille. Il ne reste que le peu de bien que nous avons fait, soyons reconnaissants à Dieu de nous donner ces joies à tout instant ».

« La preuve est toujours plus visible que ce ne seront pas les armes qui obtiendront la paix, mais la prière et la charité ».

« Les blessures du Sacré-Cœur de Jésus sont mon unique consolation et ce n'est qu'en lui que je peux trouver le bonheur, s'il existe sur cette terre ».

« Le titre m'importe peu. L'essentiel est de se soumettre à la volonté divine ».

« Soyons avant tout des hommes de prière. Sans la prière, nous ne pouvons obtenir aucune grâce et sans la grâce, nous ne pouvons rien faire ».

SAINT JEAN DE DIEU, FONDATEUR DES FATEBENEFRAPELLI

Tous ne connaissent pas le vrai nom de saint Jean de Dieu. Il s'appelait Juan Ciudadade et ses origines se situent au Portugal, à Montemor-o-Novo. Il vécut dans cette ville jusqu'à l'âge de huit ans, âge auquel il alla vivre à Oropesa, en Espagne, où il fut accueilli par la famille de Francisco Cid, dit " el Mayoral ". À deux occasions il quitta Oropesa pour participer comme soldat à la guerre : la première fois à Fuenterrabía, dans les Pyrénées, et la seconde fois à Vienne pour combattre contre les Turcs. De Vienne, il arriva en Espagne et retourna dans son pays natal. À partir de là, il commença une période à la recherche de ce que le Seigneur voulait pour lui. Séville, Ceuta (Maroc), Gibraltar et, pour finir, il arriva à Grenade, où il s'établit comme vendeur de livres. Après avoir entendu une prédication de Jean d'Avila au Sanctuaire des Martyrs, le 20 janvier 1539, fête de saint Sébastien, il ressentit en lui une transformation et commença à hurler au monde sa " folie " au point d'être pris pour un fou et enfermé à l'hôpital royal de Grenade. Il en sortit quelques mois plus tard, disposé à suivre le Seigneur. Après s'être placé sous la conduite de saint Jean d'Avila, il se rendit en pèlerinage au Sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, puis il revint à Grenade où il commença son œuvre, en venant en aide aux pauvres malades et aux nécessiteux. Il travaillait, demandait

l'aumône, recueillait les pauvres et les prostituées dans les rues : peu à peu, des volontaires et des bienfaiteurs s'unirent à lui. Sa façon de demander la charité était très originale : « *Faites du bien à vous-mêmes ! Faites du bien, frères !* ». À l'automne 1539, il fonda, via Lucena, son premier hôpital, la maison de Dieu, où tous pouvaient trouver hospitalité. Avec ses premiers compagnons, il organisa l'assistance selon les exigences de ceux qu'il considérait comme " ses " pauvres. Cette même année, l'archevêque de Grenade lui conféra l'habit religieux et confirma le nom que le peuple lui avait déjà donné : " Jean de Dieu ". En 1547, l'hôpital fut transféré à la montée de Los Gomeles. Jean mourut le 8 mars 1550, entourée d'une grande réputation de sainteté. Ses premiers compagnons entreprirent alors la fondation de l'Ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu Fatebenefratelli. Le procès de béatification advint en 1630. Le 16 octobre 1690, il fut canonisé par Alexandre VIII. Il fut déclaré Patron céleste des hôpitaux et des malades par Léon XIII en 1886, Patron céleste des infirmiers et de leurs associations par Pie XI en 1930. Pie XII, en 1940, le proclama second Patron céleste de Grenade. Saint Jean de Dieu est, comme homme, un exemple de disponibilité et d'ouverture envers le prochain.

PRIÈRE D'INTERCESSION

Jésus miséricordieux et bon Samaritain, tu nous as fait découvrir, dans la simplicité et dans la charité du Vénérable Serviteur de Dieu William Gagnon, un chemin de sainteté évangélique, pour te suivre avec une foi solide et te servir parmi les malades et ceux qui se trouvent dans le besoin.

Nous te demandons de nous aider afin que nous puissions imiter son exemple dans l'amour envers le prochain. Pour cela, nous le choisissons comme modèle et intercesseur.

Par ta bonté, Seigneur, nous te demandons de nous manifester sa sainteté, en nous accordons par son intercession tes bénédictions et la grâce que nous te demandons maintenant, afin que le témoignage et la sainteté de ton fidèle Serviteur William Gagnon puissent être reconnus par l'Église pour ta plus grande gloire.

Notre Père ..., Je vous salue Marie..., Gloire au Père...

Pour informations :

Postulazione Generale

Ordine Ospedaliero di San Giovanni di Dio

Via della Nocetta, 263 – 00164 ROMA - Italie

e-mail: postulazione@ohsjd.org

www.ohsjd.org